

Façons de parler

Nicole Malinconi

Numéro 5, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110131ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110131ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (imprimé)

2562-5381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Malinconi, N. (2023). Façons de parler. *Cahiers Société*, (5), 281–287.

<https://doi.org/10.7202/1110131ar>

© Collectif Société, 2023



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

| Biais de langage | Nicole MALINCONI

Façons de parler

I – iel

Quand tous ceux qui auront engendré, adopté, fait faire, fait fabriquer, fait porter et même acheté un enfant recevront à l'état civil les noms ou plutôt les appellations de Parent1 et de Parent2 qui, selon les cas, remplaceront les impossibles Père et Père ou Mère et Mère et, tant qu'on y sera, Père et Mère,

Quand, tranquillement, ils auront décidé d'un commun accord le.laquel.le des deux sera Parent1 et le.laquel.le des deux sera Parent2, étant donné que le chiffre 1 ne confèrera pas plus de supériorité que le chiffre 2,

Quand, selon les cas, on adjoindra un Parent3 et quelquefois un Parent4 aux Parent1 et Parent2, pour celui ou celle qui aura fourni les ingrédients nécessaires pour fabriquer l'enfant ou qui aura prêté ou loué un ventre, le temps de sa fabrication, et que ceux-là seront mentionnés en tant que *co-parents*,

Quand, sur les documents administratifs, le nom même de Parents sera interchangeable avec celui de Responsables ou d'Auteurs du projet parental,

Quand il sera reconnu unanimement indélicat d'écrire le mot Femme dans les dossiers médicaux et qu'on le remplacera par Personne ayant des menstruations, ou Personne dotée d'un vagin, ou Personne qui accouche, afin de ne pas exclure les hommes qui disent qu'ils sont femmes, mais n'accouchent pas, ni les femmes qui, tout en accouchant, disent qu'elles sont hommes,

Quand Bébé s'écrira Bébé.e, mais qu'en raison de son e trop muet, les auteur.trice.s d'un projet parental l'auront banni de leurs conversations et surtout des petits mots d'amour qu'*iels* adresseront à leur enfant.e, afin de ne pas lui répéter ce masculin exclusif ni d'ailleurs quoi que ce soit qui aurait l'air de lui suggérer, voire de lui assigner des choix qu'*iel* aura bien le droit de faire tout seul ou de ne pas faire,

Bref, quand les mots démentiront le bout de chair que nous avons ou que nous n'avons pas entre les jambes et qu'ils auront le dernier mot,

Alors, un chat sera un chien.

II – Sur

Prenons « Sur », par exemple, comme dans « Une poule sur un mur », « Monter sur le trône », « Avoir vue sur le jardin », ou comme « Croire sur parole » et « Fait sur mesure ».

C'était du solide, Sur, ça vous donnait tout de suite une assise et de la hauteur en même temps ; c'était net, concret ; ça vous faisait voir aussi bien la place des choses que celle des mots. Avec lui, on ne disait pas n'importe quoi, on savait se tenir.

Maintenant, que diable fait-il dans « Je vous conseille de partir sur un chèvre crémeux », dans « Là, on est sur un rouge corsé » ? Comment a-t-il fini dans « Je préfère rester sur des tons pastel », ou dans « On est sur des températures normales de saison », quand ce n'est pas dans « Je suis basé sur Paris » ? C'est à se demander à quoi il rime, maintenant. À le trimballer partout comme s'il allait nous faire grimper n'importe où, nous finissons par ne plus savoir ce qu'il dit ; nous en avons fait un vulgaire gadget ; un tic. Et nous, nous ne savons plus de quoi nous parlons.

III – Après

Prenons « Après ». On dit : Après, j'dis ça, j'dis rien ; on dit : Après, c'est à vous de voir, Après, le bleu vous va pas mal non plus ; on dit : Après, je suis sûre qu'il nous en veut.

Après quoi, au juste ? Il n'y a rien après cet « Après »-là ; juste une virgule et une respiration. C'est comme si on avait laissé tomber la suite, le « Tout » de « Après tout » qui, jusqu'il y a peu, lui était inséparable et même indispensable à la compréhension. Et maintenant, « Après » reste dressé là, tout seul, amputé de ce qui lui ferait dire quelque chose ; un mot sans attache, en somme ; comme sans place dans le grand ordonnancement des mots.

Certains, ce serait compréhensible, sont peut-être fatigués de répéter « Après tout » au cours des nombreux moments de leurs journées ; ceux-là n'auraient pourtant aucune peine à le remplacer par quelque chose comme Tout compte fait, Tout bien considéré, D'un autre côté, Finalement, Toute considération faite, En revanche, et j'en passe, bref par l'un ou l'autre des arrangements de mots que la langue nous offre. Mais non. « Après » a remplacé tous les arrangements. C'est devenu court et rapide comme un mot de passe. La variété est inutile quand on veut faire court et rapide. Au fond, c'est comme si parler fatiguait.

Il ne faut pourtant pas remonter à bien loin pour se rappeler que d'ordinaire, « Après » n'était nullement affublé de cette virgule qui l'isole, mais bien accompagné de toutes sortes de circonstances de temps ou de lieu – « Après la pluie, le beau temps », « Après que les poètes ont disparu », « Après le parc, prenez à droite », « Répétez après moi » et même « Après vous, je vous prie » -, ce qui fait que depuis le début de notre vie, quand on y pense, il ne nous quitte pas. Avec lui, on nous a dit que tout n'arrivait pas tout de suite (n'arrivait même pas tout court, quelquefois), on nous a appris à attendre notre tour, à écouter les histoires, à mesurer le temps de l'Histoire ; avec lui, on ne mettait pas la charrue avant les bœufs. Sans oublier qu'avec « Avant » et « Pendant », il nous a enseigné que tout a une fin.

Maintenant, « Après » réduit en mot de passe ne nous apprend plus rien, il ne mesure plus rien ; il est devenu hors temps comme d'autres sont hors sol.

IV – Capsule

Prenons « Capsule », ce petit rond de laiton festonné que le garçon de café ôtait de la bouteille, d'un léger clic, l'air de ne même pas y toucher, pressé de se tourner déjà vers d'autres clients. Elle en a célébré des fêtes, elle en a consolé des attristés. Certains, bravaches, ont même épaté la galerie en l'arrachant rien qu'avec leurs dents. D'autres en faisaient collection ; ils les alignaient dans des boîtiers, selon le pays ou la marque, chacune dans sa petite case ; il y en avait de toutes les couleurs ; elles tapissaient parfois un mur de salle de bain ou la porte d'un meuble ; le collectionneur pouvait dire de chacune d'elles où et quand il l'avait trouvée ; il montrait les rares, les désormais introuvables qui n'avaient plus de prix ; il disait que tout ça, c'était des années de recherche.

Un jour, le collectionneur a entendu le mot « Capsule », et même « Capsule-shop » dans les discussions que tenaient ses deux filles et leurs copines. Aussitôt, il lui venait déjà toutes sortes d'idées plutôt réjouissantes : ses filles lui préparaient une surprise pour sa collection... ; ou, qui sait, elles étaient peut-être gagnées par la même passion que leur père...

Puis, il les a vues, toutes penchées sur la table où l'une d'elles tenait les mains étalées tandis qu'une autre collait méticuleusement des petits bouts de plastique rose sur les ongles de la première, limant, brossant puis couvrant les faux ongles d'un gel brillant ; et toutes les idées réjouissantes du collectionneur se sont effacées quand il a lu « *Capsuls* » sur le mode d'emploi qui traînait sur la table.

Mais la fois où son voisin attaché de presse a parlé du lancement de la nouvelle pièce de théâtre, et dit qu'on allait mettre en ligne une capsule téléchargeable de deux minutes et demie avec des *rushes* du spectacle et *dispatcher* la capsule dans les médias, le collectionneur n'a pas pu s'empêcher de rigoler ; l'autre a bien failli se vexer, si lui n'avait pas aussitôt trouvé à dire quelque chose comme Les temps ont bien changé, et ajouté qu'à son époque, le travail n'avait rien à voir avec celui de maintenant. N'empêche, chaque fois qu'il repense à « capsule », c'est plus fort que lui, il rit tout seul.

V – Route

Prenons « Route », ses courbes que nous suivions du doigt sur la carte, ses villes, tout le long, dont nous lisions les noms à voix haute. Nous y avons roulé à vélo et marché sous le soleil et la pluie, sac au dos comme des conquérants, quand nous avions l'avenir devant nous. On nous a dit : En route, et nous sommes montés dans la voiture ; à l'arrivée, on disait si elle avait été bonne ou mauvaise. Il fut un temps où elle était semée d'embûches et de brigands ; parfois, elle tuait. Il y avait pourtant celle de la vie, que l'on souhaitait longue à celui qui naissait ; il y avait aussi celle des vins, de la soie, des châteaux, des volcans, et celle des vacances, que chantait Charles Trenet. On disait parfois « Chemin faisant » et « Suivre son chemin », bien qu'une route ne fût pas un chemin.

Sait-elle encore tout cela, l'hôtesse d'accueil, quand elle répond « Route 603, au moins 1 » au vieil homme qui demande où se trouve le service d'hématologie ? Et lui, maintenant, y pense-t-il, qui sort de l'ascenseur, reste immobile, regard levé vers les nombreux panneaux « Route » où il ne trouve pas le 603, qui part au hasard, revient sur ses pas, lève à nouveau les yeux vers les panneaux, finit par demander à quelqu'un et puis s'engouffre dans un couloir, devenu un usager occupé à suivre une indication directionnelle ?

VI – Poules élevées au sol

Il n’y avait pourtant rien d’exceptionnel ni rien de bien méritoire de leur part à laisser leurs poules picorer toute la journée dans la cour ou dans le champ d’à côté et à les enfermer, le soir, dans leur cabane, pour le renard ; aucune faveur ni chance particulière, dans leur cas, à manger les œufs de ces poules-là comme on déguste un fruit tout juste cueilli ; cela allait de soi, partout, que les poules vivent leur vie de poules et donnent des œufs comme les arbres des vergers fleurissent et donnent des fruits.

« Œufs de poules élevées au sol », inscrit comme une qualité supérieure devant les cartons du supermarché, ça les ferait bien rire, maintenant, à supposer qu’ils soient là – Où veux-tu qu’elles soient élevées, sinon, les poules ?

Ils diraient que, de leur temps, celui qui aurait dit « poules élevées au sol », on l’aurait regardé bizarrement ; c’eût été comme dire : pommes venues d’un pommier, ou : cheval à quatre pattes ; il n’y avait que les demeurés pour relever ces choses-là ; ces choses-là allaient de soi, il n’y avait pas besoin de leur ajouter des mots ; le réel suffisait. Les mots étaient réservés aux gestes et au travail. Mots et réel étaient comme imbriqués l’un dans l’autre.

Eux n’en auraient pas fini de s’étonner quand, passant devant les rayons, ils liraient sur les emballages que les potages sont « Aux vrais légumes du jardin », quand ils verraient « Avec d’authentiques morceaux de fruits » écrit sur les innombrables pots en plastique du rayon des yaourts, ou plus loin « Du champ à l’assiette », écrit en grand au-dessus des boîtes de tomates venues d’Italie par camions entiers ; ils n’en reviendraient pas du « Séché au soleil », du « Moulé à la louche », du « Pétri à la main », du « Cuit sur pierre », du « Sans sucre ajouté », du « Cultivé sans engrais », tout ça sous plastique et cellophane.

Ils finiraient par se dire que les mots disant ce qui va de soi ont pris la place de ce qui va de soi, ils les trouveraient vidés des gestes et du travail, réduits à des formules, orphelins du réel avec quoi ils étaient imbriqués, comme si maintenant, c’étaient eux, les mots, qui faisaient le réel. Ce serait à s’en méfier.

VII – Pas de souci

Les soucis, tu avais peut-être vu ton père et ta mère en être accablés, tu t'en souvenais ; plus tard, ils t'avaient parfois tenaillé, toi aussi, les nuits où tu restais étendu dans le noir, les yeux grands ouverts.

En général, les soucis, tu n'en parlais pas à n'importe qui, mais tu avais beau faire, on te voyait sombre, on disait Il doit avoir des contrariétés.

Il t'arrivait pourtant de tenter de les oublier, le temps d'un film ou d'autre chose ; parfois tu les aurais bien noyés dans l'alcool, mais ça ne te réussissait guère ; n'est pas sans souci qui veut. Sans compter qu'en général, on était nombreux à avoir à faire à eux, un jour ou l'autre.

Il y avait, en plus, le souci singulier, celui de bien faire ce que tu faisais, que tes maîtres t'avaient appris et qui te valait une espèce de joie secrète lorsque tu y parvenais ; celui-là n'avait plus ou moins jamais cessé de t'accompagner, en dépit des fois où l'envie te prenait d'envoyer tout au diable. Mais dans ces moments-là, te revenait la phrase de Joseph Conrad, disant que La vie, pour être vaste et pleine, devait, à chaque moment du présent, contenir le souci du passé et de l'avenir.

Maintenant, quand le serveur du bar te répond Pas de souci lorsque tu lui demandes un petit noir serré, et que là-dessus tu lui redis que tu voudrais juste un noir serré, et qu'il te répète Pas de souci, en insistant, l'air d'avoir bien compris, tu te rapetisse contre le comptoir et tu observes les autres clients, le va-et-vient du bar, comme font ceux qui viennent d'arriver quelque part et s'aperçoivent qu'ils ne connaissent pas la langue.

Nicole MALINCONI
Écrivaine belge